NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

76 N° 6 1954

Le visage de l'orthodoxie

S. TYSZKIEWIEZ (s.j.)

p. 611 - 630

https://www.nrt.be/it/articoli/le-visage-de-l-orthodoxie-2464

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le visage de l'orthodoxie

Le catholicisme reste toujours une énigme pour les Orientaux non-unis, et les catholiques, de leur côté, connaissent fort peu le monde orthodoxe oriental. Et c'est fort regrettable à tous points de vue : l'avance menaçante de l'impiété dans tous les continents n'est-elle pas, en très grande partie, le résultat de cette méconnaissance mutuelle, devenue avec le temps une défiance, une division et, à certains tournants de l'histoire, une hostilité aiguë?

Certes, depuis un demi-siècle à peu près, de consolants progrès ont été réalisés dans la compréhension mutuelle entre catholiques et orientaux. Les livres et périodiques visant à faire connaître aux catholiques les Eglises d'Orient se multiplient; on a vu paraître — en français, allemand, anglais, italien et dernièrement en espagnol — des ouvrages scientifiques et des imprimés de vulgarisation poursuivant le même but. Plusieurs familles religieuses — assomptionnistes, bénédictins, dominicains, jésuites et autres — se dévouent à un travail unioniste de longue haleine. Chez les non-unis, on remarque parfois aussi des efforts sincères pour comprendre le catholicisme, pour en parler d'une façon plus équitable qu'auparavant. Dans les appréciations réciproques, les généralisations blessantes et injustes sont, de nos jours, devenues plus rares; aujourd'hui aucun auteur catholique sérieux ne dira plus que « les popes sont d'ordinaire des ivrognes » ou que « les moines russes vivent dans l'oisiveté », phrases et jugements déplorables que l'on trouvait parfois dans des ouvrages occidentaux sur l'Orient chrétien.

Néanmoins, il reste encore beaucoup à faire pour comprendre l'Orthodoxie historique dans toute la multiplicité de ses aspects, dans les richesses de sa spiritualité et dans la profondeur de sa tragédie. Les préjugés, les partis pris, les suspicions et les malveillances sont encore tenaces des deux côtés et continuent à assombrir les relations entre chrétiens orientaux et catholiques. De là la nécessité de revenir souvent en littérature unioniste sur les vérités méconnues et les faits ignorés, de redresser les jugements injustes, ainsi que les enthousiasmes puérils et les admirations à bon marché, de donner des tableaux d'ensemble, inspirés par la bienveillance chrétienne non moins que par l'amour de la vérité et de l'unique Eglise du Christ Sauveur. Dans les pages qui suivent nous nous bornerons à attirer l'attention du lecteur sur quelques traits principaux de l'orthodoxie, étant impossible dans un simple article de revue d'en donner un tableau complet.

Remarquons d'abord qu'au point de vue de sa position historique devant le catholicisme, l'orthodoxie orientale ne peut pas être assimilée à une « confession » dissidente occidentale, l'anglicanisme par exemple. Ce n'est pas une « confession » ou une secte en révolte violente contre l'Eglise; c'est un groupe d'Eglises, unies entre elles par des traditions communes. Une partie de ces Eglises est de fondation apostolique; pour toutes sortes de raisons historiques, psychologiques, philosophiques, ethniques ou autres, elles sont restées à la périphérie de la catholicité comme telle; depuis très longtemps, elles sont en retard par rapport au dynamisme organique auto-unificateur de l'Eglise universelle; d'autres Eglises, fondées par elles, les ont suivies quant à l'attitude à l'égard de Rome. Déjà durant des siècles avant la séparation de 1054, les Eglises d'Orient se trouvaient jusqu'à un certain point à l'écart ou en marge du grand processus de la catholicité, s'affirmant d'une façon de plus en plus nette comme « société parfaite », distincte de la société civile, de l'Etat. Si l'on ne souligne cet épanouissement organique et progressif de toute la structure hiérarchique de l'Eglise, ainsi que le progrès de la part de l'Eglise dans la connaissance des vérités révélées et de leurs rapports mutuels, il est difficile de voir clair dans les positions respectives du catholicisme et de l'orthodoxie. Depuis 1054, l'Eglise catholique a continué sa marche dans la même direction qu'auparavant, elle a continué à se réunir en conciles, à faire mûrir les solutions des problèmes dogmatiques, à perfectionner et adapter aux circonstances son droit canon, etc.; tandis que les Eglises d'Orient, ces Eglises qui jadis avaient joué un si grand rôle dans la formation de la théologie dogmatique catholique, se sont ralenties dans leur ancien élan théologique; et l'intérêt des Grecs pour l'unification de l'Eglise par la papauté, depuis longtemps languissant à cause de l'action contraire et paralysante de la pseudo-unification ecclésiastique impériale et statale, est devenu une hostilité ouverte et de plus en plus consciente.

Il ne s'agit donc pas d'une brusque révolution contre l'autorité du pape, mais plutôt d'une bifurcation, d'un éloignement progressif, lent, souvent imperceptible, d'un écartement fatal, insensiblement devenu rupture ouverte et séparation explicite. Et ne l'oublions jamais, la responsabilité de cette tragique division retombe non seulement sur les politiciens byzantins qui ont sacrifié l'unité de l'Eglise universelle aux intérêts imaginaires de l'Empire « oecuménique » et qui n'ont pas voulu abandonner le principe pré-chrétien de l'unique société parfaite — l'Etat; une grande partie des torts sont du côté des catholiques de différentes époques. Et si la séparation entre ces deux mondes — l'un catholique, l'autre orthodoxe — est devenue un mal invétéré, c'est en partie à cause de nos fautes, parce que nous ne vivons guère en enfants de l'Eglise catholique, parce que dans nos façons de penser, de parler et d'agir nous sommes souvent beau-

coup plus « schismatiques » que tant de nos frères séparés, non-unis de bonne foi. Nous ne créerons jamais un climat de réconciliation, si, tout en éclairant sans rancune les Orientaux non-unis sur les immenses souffrances que l'Eglise catholique a endurées de la part de leurs ancêtres [1], nous n'admettons pas sincèrement nos propres torts historiques et ne reconnaissons pas qu'à différentes époques les « catholiques de passeport » et des nations entières, censées catholiques, ont commis à l'égard des orthodoxes des offenses et des injustices énormes. Songeons à cette croisade, durant laquelle des « catholiques » pillaient et profanaient les sanctuaires grecs; aux invasions contre lesquelles, au XIII[e] siècle, Alexandre Nevsky eut à lutter; à « l'époque des troubles », quand des bandes de « catholiques » ravageaient la Russie et offensaient les orthodoxes dans leurs sentiments les plus légitimes. En Ukraine, soumise à la Pologne, le clergé dissident eut à subir de la part des « latins » des humiliations incroyables; l'orthodoxie y était traitée en « foi de moujiks »; il arrivait parfois que le seigneur « catholique » du lieu louait l'église orthodoxe du village à un Juif qui exploitait les fidèles. Les papes n'étaient pour rien dans ces abus révoltants, mais la réputation du catholicisme fut compromise pour des siècles, et les orthodoxes crurent sincèrement que le pape de Rome (papa *rimsky*) est tout aussi peu chrétien que le khan de Crimée (khan *krimsky*).

Dans un article récent [2], nous avons parlé du « style platonicien » de la mentalité religieuse orientale, qu'il faut savoir apprécier si l'on veut avoir une idée juste de la tournure d'esprit orthodoxe. N'y revenons plus.

Pour comprendre l'orthodoxie, il convient de tenir compte aussi de toute l'ambiance dans laquelle elle s'est historiquement cristallisée. Le césaropapisme a disparu; aujourd'hui il n'y a plus de ces empereurs autocrates qui protégeaient l'Eglise au point de la déformer dans ses éléments essentiels, en étendant son universalité sur le lit de Procuste de l'oecuménisme byzantin. Mais les conséquences funestes de ce système, hérité, quant à ses principes fondamentaux, de l'antiquité pré-chrétienne, subsistent toujours. Et parmi elles il faut nom-

1. Nous avons en vue, par exemple, les intolérables vexations dont d'ordinaire les catholiques de Russie — lithuaniens, polonais, allemands du Volga, etc. — furent l'objet de la part des autorités orthodoxes : impossibilité, sauf exceptions très rares, d'avoir des écoles confessionnelles, des maisons religieuses, des œuvres; formation des prêtres et relations avec le Saint-Siège extrêmement entravées; défense de réfuter les calomnies anticatholiques, répandues dans la presse et dans les écoles devant des enfants catholiques; peines très sévères infligées aux prêtres catholiques coupables d'avoir administré par méprise un sacrement à un orthodoxe ou d'avoir converti un athée; défense de faire des études théologiques à l'étranger. Notons encore l'extrême difficulté que rencontrait un prêtre étranger ou un « jésuite de n'importe quel Ordre religieux » (texte de la loi) pour séjourner ne serait-ce que trois jours en Russie. C'est ce « rideau de fer » qui fut une des principales causes du triste fait que les catholiques d'Europe occidentale étaient si mal renseignés sur l'orthodoxie.

2. ***Nouv. Revue Théol.*, 1954, p. 288-302.**

mer surtout ce que l'on pourrait appeler l'« ethnopapisme », la prétention des groupements ethniques à jouer, dans l'Eglise, le rôle que s'attribuaient jadis les empereurs : toute la nation, y compris les indifférents et les incroyants, « garde la foi des aïeux », la religion nationale, et cherche à imposer à l'Eglise sa politique, ses hommes, son aversion pour la catholicité supranationale. C'est toujours l'ancienne tactique à double effet, dont l'esprit est d'ailleurs fort répandu même dans les pays catholiques : par « patriotisme », par attachement à son peuple, à sa nation, on tient à la religion nationale, on respecte les pieux usages traditionnels, on assiste parfois aux offices religieux, même si l'on ignore leur portée surnaturelle, on prend la défense de sa foi, même si l'on ne croit plus aux dogmes. Et, par un amour mal éclairé de son pays, on veut retenir sa propre Eglise nationale et autocéphale non seulement loin de l'Eglise catholique, mais même quasi en marge des questions vitales concernant toute l'orthodoxie. On tend à s'isoler, à s'enfermer dans un milieu ecclésial restreint à l'ombre de son « clocher ». Il y a une part de vérité dans ces paroles amères d'un penseur orthodoxe, regrettant ce malaise : « Nos Eglises orthodoxes nationales ont plus de rapports avec les confessions protestantes que de relations entre elles ». Et un distingué professeur de théologie orthodoxe, l'archiprêtre A. Schmémann, écrivait il y a quelques années : « Un nationalisme déformé et maladif, n'ayant rien de commun avec une attitude vraiment chrétienne envers la nation à laquelle on appartient, est une véritable hérésie au sein de l'Eglise orthodoxe, une hérésie dangereuse pour le salut éternel de l'âme... Nous en sommes tous responsables, Russes, Grecs et autres. Nous devrions faire tous pénitence pour avoir foulé aux pieds la plus fondamentale des recommandations du Christ, la base de l'Eglise, ce nouveau peuple de Dieu, dans lequel il n'y a ni Grec ni Juif, dans lequel il n'y a que les enfants de Dieu unis entre eux [3] ».

Ces témoignages d'auteurs orthodoxes bien informés nous montrent le grand malaise dont souffrent toujours l'orthodoxie et la cause de l'unité du monde chrétien. C'est triste. Mais ce qui est consolant, c'est que, parmi les orthodoxes, il y a des âmes clairvoyantes et généreuses, assez nombreuses à ce qu'il nous semble, qui réagissent contre ce mal au nom de la vraie orthodoxie, tournée uniquement vers le Christ, ardente, courageuse. Tout cela nous indique notre devoir à l'égard de nos frères séparés orientaux : les aider, par la prière et la charité chrétienne surnaturelle, à trouver la vraie solution du problème Eglise-Patrie et à faire revivre l'antique et saine orthodoxie dans la plénitude et l'intégrité des principes contenus dans le Nouveau Testament et si bien mis en lumière par les Pères, grecs et latins,

3. *Messager de l'Exarchat Russe-Orthodoxe pour l'Europe occidentale,* août 1950, p. 18.

qui ont montré tant de virilité à défendre l'indépendance supranationale de l'Eglise contre le despotisme impérial en matière de religion [4]. Par toute notre vie montrons aux orthodoxes « le vrai visage du catholicisme », ouvert à tout ce qu'il y a de bon dans toutes les formes du christianisme historique, et sachons reconnaître humblement que nous aussi nous nous sommes souvent rendus coupables de « nationalisation » du christianisme, d'orgueil de race, de provincialisme égoïste et antiromain.

*
* *

Les orthodoxes ont gardé fidèlement tous les anciens dogmes définis aux sept premiers conciles oecuméniques. Il s'agit évidemment de la doctrine « reçue » chez les orthodoxes conservateurs, car les théologiens orthodoxes libéraux et les penseurs orientaux modernes s'écartent souvent très considérablement des Pères, tout en prétendant parler en qualité d'orthodoxes. Khomiakov rejetait radicalement le principe d'autorité qui joue pourtant un rôle capital dans la spiritualité orthodoxe. Dans la revue russe, *La Russie orthodoxe,* on pouvait lire, il n'y a pas si longtemps, que parmi tous les penseurs russes religieux modernes il n'y avait qu'un seul orthodoxe, Troubetzkoï.

Pour ce qui regarde les problèmes théologiques qui n'ont pas été tranchés, ou même simplement soulevés, à l'époque des sept premiers conciles oecuméniques, les divergences de vues dans les milieux nonunis orientaux sont d'ordinaire très profondes, même ou peut-être surtout là où tous sont d'accord pour nier la doctrine catholique.

Dans l'enseignement orthodoxe supérieur nous ne trouvons pas d'« écoles » proprement dites, il n'y a rien qui corresponde à nos thomisme, suarésianisme, augustinisme ou scotisme; il y a plutôt des courants, des orientations et des fléchissements, rattachés plus ou moins à des influences venant du dehors. Ainsi en Ukraine aux XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles l'influence de la scolastique était très nette, et cela non seulement quant à la forme, mais aussi quant à l'essentiel de la doctrine. Depuis Pierre le Grand, l'orthodoxie russe se ressent très fort des principes protestants. Les « slavophiles », Khomiakov en tête, voulaient « purifier » la pensée orthodoxe des infiltrations « latines », mais, comme Berdiaiev l'a fort bien remarqué, toute tendance à protester contre Rome mène au protestantisme; à force de combattre la papauté, Khomiakov s'est cantonné dans des positions ecclésiologiques beaucoup plus proches de celles de Calvin que de celles d'un S. Jean Chrysostome ou d'un S. Maxime le Confesseur.

---

4. On trouvera à ce sujet d'intéressants témoignages de savants orthodoxes dans notre livre russe : *L'Unité de l'Eglise et Byzance,* Rome, 1951.

Quoi qu'il en soit de la valeur dogmatique des thèses défendues par les théologiens orthodoxes modernes, parfois fort peu orthodoxes, on ne saurait nier qu'elles sont souvent d'une haute et noble inspiration et qu'elles sont éminemment suggestives : elles ouvrent des horizons nouveaux, elles suscitent la réflexion, et en ce sens, elles peuvent être très profitables pour notre théologie. Certes, nous nous heurtons ici fréquemment à des propositions qui nous semblent révoltantes et frisent l'absurde ou le ridicule. Mais, remarquons-le bien, dans la plupart des cas il s'agit de malentendus, de quiproquos, dus au fait que, tout en usant de termes communs, catholiques et orthodoxes parlent des langues philosophiques et théologiques différentes. En traitant de matières religieuses avec un théologien orthodoxe, n'écoutez pas trop ce qu'il *dit*, cherchez bien plus à saisir ce qu'il *veut dire*, ou ce qu'il *aurait dit*, s'il connaissait suffisamment notre théologie; efforcez-vous — oui, il faut faire des efforts — à apprécier la part de vérité, ensevelie dans des énoncés souvent vagues, confus, paradoxaux. Ne vous arrêtez pas aux défauts logiques et théologiques de ces affirmations prises telles quelles, mais tâchez de vibrer à l'unisson des aspirations sublimes qu'elles recouvrent. C'est dans les hauteurs de l'idéal religieux révélé par Jésus-Christ qu'on doit chercher le point de départ pour trouver un langage théologique commun aux catholiques et aux orthodoxes. Sans cette élévation de l'âme, pleine de bienveillance à l'égard de l'« adversaire », nous ne nous comprendrons jamais et nos conversations avec les orthodoxes resteront toujours un échange stérile de balbutiements incompréhensibles.

Jetons un regard sur les principales branches de la théologie orthodoxe :

Apologétique générale.

Durant les derniers siècles, plusieurs pays orthodoxes se trouvaient dans des conditions tellement défavorables pour la vie religieuse — nous avons en vue surtout l'Empire Ottoman —, que l'apologétique y partageait le sort de toutes les sciences religieuses chrétiennes : elle ne pouvait pas s'épanouir en un système scientifique approfondi et multilatéral. Ce n'est que de temps à autre que l'on voyait paraître le travail d'un esprit puissant isolé, prenant la défense de la religion contre l'impiété. Ailleurs, en Russie surtout, une attitude opposée envers l'orthodoxie amenait presque aux mêmes résultats : on ne ressentait pas très vivement le besoin de défendre la religion officielle de l'Etat contre les attaques de l'irréligion; c'est l'Etat qui recherchait et détruisait la littérature athée clandestine. Il y avait pourtant, dans les académies ecclésiastiques et les séminaires, des cours d'apologétique, avec preuves de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la possibilité des miracles, avec la réfutation de Renan ou de Marx; mais

les manuels que l'on suivait étaient d'ordinaire des traductions, plus ou moins libres, d'ouvrages catholiques, un Hettinger par exemple, ouvrages discrédités par ailleurs par l'hostilité toujours croissante à l'égard du « rationalisme catholique » et par de multiples influences occidentales anticatholiques. De nos jours, dans les pays d'au delà du « rideau de fer », l'apologétique générale est évidemment impossible; mais en Grèce et parmi les émigrés orthodoxes d'Europe et d'Amérique on remarque parfois un réveil d'intérêt pour les grands problèmes apologétiques et, en ce sens, on a vu paraître quelques ouvrages originaux de valeur consacrés aux problèmes fondamentaux de l'existence humaine.

L'ecclésiologie.

L'ecclésiologie orthodoxe, que l'on pourrait appeler « classique », insiste surtout sur le fait que Jésus-Christ a fondé personnellement son Eglise, qu'il en est le Chef, que l'Esprit Saint est le distributeur des grâces aux membres de l'Eglise. L'Eglise est une par l'unité du Symbole de foi, du culte, de la « succession hiérarchique »; elle est sainte, et par conséquent infaillible, dans sa totalité, parce que tel est son Chef divin; elle est « catholique » par l'unanimité de ses membres et par le fait qu'elle embrasse des fidèles de tous les pays. Sa hiérarchie est d'institution divine et d'origine apostolique. Appartenir à l'Eglise orthodoxe est nécessaire pour le salut. L'Eglise est en union mystique avec les bienheureux du ciel et les anges. Sa vie se manifeste surtout dans le culte des saints, des reliques et des icones et dans les offices liturgiques.

L'ecclésiologie orthodoxe classique insiste beaucoup sur l'autorité suprême des conciles oecuméniques, que l'on oppose volontiers à la papauté. Depuis bientôt un siècle, les théologiens orthodoxes, laïques surtout, parlent de préférence du « peuple ecclésial », dans lequel réside le Saint-Esprit et auquel tous les conciles, oecuméniques ou autres, doivent obéir. A force d'opposer au « juridisme catholique » une conception de l'Eglise plus « orthodoxe », à force de puiser dans des sources occidentales antiromaines, on verse souvent dans un mysticisme ecclésiologique nébuleux et incompatible avec les principes des Pères; les meilleurs théologiens orthodoxes semblent le comprendre : de nos jours on remarque souvent chez les théologiens orthodoxes des tâtonnements en vue d'un « retour aux Pères ».

L'histoire de l'Eglise.

Dans les écoles orthodoxes on attribue à cette matière une très grande importance. Cela tient à la tendance générale à préférer les **connaissances positives aux spéculations abstraites, « scolastiques ».**

En parcourant la bibliothèque de n'importe quel institut théologique orthodoxe, on est frappé par le nombre imposant d'ouvrages historiques dus à des plumes orthodoxes. Ces travaux sont d'une valeur scientifique très inégale. Les uns sont sérieux, instructifs, objectifs; on ne peut que regretter qu'ils soient si peu connus des historiens de l'Eglise occidentaux, catholiques et protestants. Les autres — hélas, fort nombreux — ont de toute évidence été inspirés par des sentiments tout autres que l'amour de la vérité. Les légendes les plus invraisemblables — celle, par exemple, de l'apôtre S. André prêchant à l'endroit où surgira Kiev ou aux bords de la mer Baltique — y trouvent une place d'honneur. Souvent l'Eglise catholique y est dépeinte d'après les pamphlets haineux de quelque défroqué, apostat ou faussaire, celui par exemple qui a substitué au discours de Mgr Strossmayer au concile du Vatican une diatribe de sa propre fabrication. L'histoire de la Compagnie de Jésus, écrite par le slavophile Samarine d'après le fameux faux « Monita secreta », fut pratiquement quasi l'unique source où l'on puisait en Russie des renseignements sur les jésuites. Dans cette littérature, la papauté est d'ordinaire représentée comme un des plus grands maux, dont l'humanité eut jamais à souffrir; ces écrits sont largement utilisés par les athées militants des pays soumis au Kremlin rouge dans le but principal qu'ils poursuivent — l'anéantissement du « Vatican », de la papauté, pour venir à bout du catholicisme, du christianisme, de la religion en général. Mais on aurait grand tort de rejeter toute la responsabilité de ces déformations monstrueuses de l'histoire, si soigneusement recueillies par l'impiété, uniquement sur les auteurs orthodoxes : pour la plupart, ils sont de bonne foi et se sont simplement laissés induire en erreur par des « historiens » occidentaux anticléricaux et malhonnêtes.

L'Ecriture Sainte.

L'étude de l'Ecriture occupait, au moins en Russie, la première place parmi les matières enseignées dans les séminaires et académies ecclésiastiques orthodoxes; on consacrait 2 ou 3 fois plus d'heures de classe à l'Ecriture qu'au dogme. Parmi les savants orthodoxes spécialisés en sciences bibliques, quelques-uns ont rendu à ces sciences des services d'importance mondiale; tel, par exemple, Nicolas Gloubokovsky, professeur à l'académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg. On peut regretter la dépendance excessive de certains exégètes orthodoxes par rapport aux biblistes protestants quand il s'agit de controverses anticatholiques. Mais on ne peut pas nier que beaucoup d'érudits orthodoxes sont restés fidèles aux Pères dans leur interprétation de la Bible.

Remarquons encore que chez les orthodoxes, à côté des œuvres de théologiens de profession, il y a toute une littérature de piété, basée sur

la méditation assidue de la Bible, surtout des Psaumes et du Nouveau Testament; cette littérature est pleine de textes scripturaires. Les commentaires populaires des Livres Saints ne manquaient pas non plus en Russie d'avant la Révolution; sous ce rapport l'évêque russe Théophane le Reclus († 1894) a rendu de grands services. Dans les couvents orientaux beaucoup d'ascètes apprennent par cœur de longs chapitres de la Bible et nombre de psaumes.

La théologie morale.

L'enseignement de la morale porte chez les orthodoxes un cachet d'austérité. L'orthodoxe est peu disposé à distinguer entre morale et ascétisme ou spiritualité. La morale orthodoxe est de style néo-platonicien. C'est un moralisme exigeant et visant immédiatement la perfection, mais, il n'est pas froid, rigide, inhumain comme cela arrive parfois dans certaines sectes. Au contraire, malgré sa sévérité, il est souvent très affectueux et d'une grande délicatesse.

Voici à titre d'exemple quelques traits caractéristiques, quelques points sur lesquels nos frères non-unis sont fort sensibles et nous donnent le bon exemple. « Péchés contre les icones » : allumer une cigarette à la lampe qui brûle devant une icone, employer à des usages profanes une pièce d'étoffe qui a servi à recouvrir une icone, abandonner une icone sur une table quelconque, ne pas saluer les icones en visitant quelqu'un, etc. L'orthodoxe pieux ne placera jamais sa bible ou son psautier parmi les romans, il ne les déposera pas sur une chaise. Le crucifix doit être respecté dans toutes les circonstances; les orthodoxes pieux sont grandement scandalisés en voyant telles ou telles de nos bonnes religieuses dont le crucifix du rosaire est balancé de tous les côtés ou involontairement projeté contre les battants des portes ou les bancs de tram.

Si nous voulons trouver un terrain d'entente avec les orthodoxes, nous ne devons pas nous borner à leur reprocher les graves lacunes de leur théologie morale, l'admissibilité du divorce par exemple; il faut aussi connaître et apprécier les nombreux côtés touchants de leur façon de concevoir la morale chrétienne, qui chez eux est fortement ancrée dans les béatitudes du sermon de la Montagne.

La sociologie orthodoxe est plutôt rudimentaire, vague, parfois un peu simpliste. On la trouve d'ordinaire, sous forme de corollaire, dans les manuels de morale. Maintenant les orthodoxes consultent volontiers nos manuels de sociologie, il y a là un bon domaine de collaboration et d'entente. Notons ici qu'un des meilleurs moralistes russes, saint Tykhon Zadonsky, fut un grand et intrépide apôtre de la justice sociale.

Le droit canon.

Le domaine de doctrine dans lequel la tragédie de 1054 a eu les plus fâcheuses conséquences, est bien celui du droit canonique orthodoxe.

A la base de ce droit canon on place d'ordinaire : les « canons apostoliques », élaborés durant les trois premiers siècles du christianisme; les décisions générales d'ordre canonique des sept premiers conciles oecuméniques; et les règles canoniques établies par dix anciens conciles locaux, ceux d'Ancyre, Néocésarée, Gangres (340), Antioche (341), Laodicée, Sardique, Carthage (419), Constantinople (394, 861, 879). De nos jours, dans les contestations entre différents patriarcats orthodoxes et dans la lutte entre les multiples « juridictions » de l'émigration russe, on fait grand usage de ces anciens canons, évidemment sans aucun résultat, ces conciles des temps lointains n'ayant pas prévu dans quelles conditions se trouverait l'Eglise au XX[e] siècle. On remarque dans la façon d'agir de différentes Eglises orthodoxes nationales des inconséquences d'ordre canonique; ainsi le patriarche de Constantinople reconnaît comme légitime le patriarche de Moscou Alexis et en même temps prend sous sa protection canonique une « juridiction » de l'émigration russe, considérée par Alexis comme illégale, séditieuse, schismatique.

D'ailleurs, la plupart des canons sanctionnés par les anciens conciles ont été, au cours des siècles, submergés ou éclipsés par une multitude d'axiomes et de décisions « canoniques », imposés aux Eglises locales et aux conciles postérieurs par le pouvoir civil de l'Etat byzantin d'abord, de plusieurs Etats, orthodoxes ou non, ensuite. Un des meilleurs canonistes orthodoxes, Nicolas Souvorov, constate dans son cours de droit canon que, sur la question de l'unité de l'Eglise, l'orthodoxie ne possède pas de bases canoniques solides et ne peut proposer que des théories opposées les unes aux autres.

De là peut-être cette tendance, assez fréquente parmi les théologiens orthodoxes modernes, de distinguer quasi deux Eglises : l'une « métaempirique », mystique, divine, éternelle, immuable, purement spirituelle; l'autre empirique, entraînée par le tourbillon des événements historiques dans toutes sortes d'impasses canoniques, en proie à de lamentables divisions et contradictions, qui n'atteint pas les hauteurs sublimes de l'Eglise spirituelle, transcendante par rapport aux vicissitudes de ce monde. Mais tout cela n'est plus de l'orthodoxie orthodoxe, c'est plutôt du protestantisme.

Doctrines de spiritualité.

On sait combien les orthodoxes tiennent à la splendeur, qu'ils ont raison d'appeler « céleste », de la liturgie byzantine. On ne sera donc

pas étonné de constater l'existence d'une abondante littérature orthodoxe, russe, grecque et autre, concernant les rites sacrés, leur sens dogmatique et symbolique, leur application mystique ou ascétique, leur importance dans la vie quotidienne, leur portée apostolique et historique. Des écrivains célèbres, comme Gogol, ne trouvaient nullement indigne d'un romancier orthodoxe de composer de pieux ouvrages sur la liturgie. En quand, dans un de ses écrits, le génial romancier Léon Tolstoï ridiculisa les cérémonies de la messe byzantine, l'indignation dans le monde orthodoxe fut si grande que le Saint-Synode crut devoir excommunier l'auteur, événement plutôt rare en Russie.

Il est de toute évidence que la littérature liturgique orthodoxe peut rendre d'excellents services non seulement aux « catholiques de rit oriental », mais aussi à la vie liturgique catholique en général.

Pour ce qui regarde la théologie ascétique et mystique orthodoxe, de nouveau nous constatons l'absence « d'écoles », de systèmes longuement et logiquement élaborés d'après quelques principes distinctifs : nous sommes plutôt en présence de courants et de « nuances spirituelles », déterminées par l'influence de tel ou tel auteur ascétique de l'antiquité chrétienne, ou encore de tel ou tel penseur mystique ou ascétique catholique ou protestant. Car si les ouvrages catholiques de nature dogmatique ou apologético-ecclésiologique étaient mal vus dans les pays orthodoxes ou, le plus souvent, simplement défendus par la police, les œuvres de nos maîtres de spiritualité trouvaient parfois bon accueil chez les orthodoxes. Ainsi les orthodoxes ont traduit en russe et publié les *Fioretti* de saint François d'Assise, l'*Imitation de Jésus-Christ* (plusieurs éditions, traduction du célèbre procureur du Saint-Synode, Pobiédonostsev), quelques œuvres de saint François de Sales, de sainte Angèle de Foligno, Wiseman, Fénelon, Scupoli, Ruysbroeck, Ollé-Laprune, Tauler et autres.

Que pensent les théologiens orthodoxes de nos dévotions, surtout des dévotions relativement récentes? En général, ils sont assez tolérants, ou plus même, quant à l'essentiel de ces dévotions, mais ils sont sévères pour les formes et façons « latines » de les pratiquer. Connaître et aimer Jésus-Christ « humble de cœur » et en tant que tel, est tout à fait conforme aux bonnes traditions orthodoxes. Dans la littérature religieuse orthodoxe, slave surtout, on rencontre des passages où il est question de la tendresse ineffable du cœur de Jésus [5]. Certains bons moralistes russes nous font un grief de ne pas assez tenir compte de la charité du cœur de Jésus qui, selon eux, devrait être l'idée dirigeante de la morale chrétienne. Mais les orthodoxes se défient des « premiers vendredis »; ils redoutent surtout une personnification du Sacré-Cœur, autrement dit sa séparation de Jésus-

5. Nous avons recueilli quelques témoignages en ce sens dans « Nuntius ad nuntios » de l'Apostolat de la Prière, pour juin 1937.

Christ en tant que Personne divine. Au fond sur ce dernier point nous sommes d'accord avec eux, le Saint-Siège a plus d'une fois mis les fidèles en garde contre toute tendance semblable à celle que craignent les orthodoxes. Mais nos pieuses images, souvent d'un si mauvais goût, ainsi que nos façons de parler du Sacré-Cœur, ne prêtent-elles pas flanc, parfois, au reproche indiqué?

Notre rosaire et notre mois de Marie d'ordinaire ne choquent pas les orthodoxes; là où au « mois de Marie » tout le peuple chante, ce qui est fréquent chez les Slaves catholiques, beaucoup d'orthodoxes viennent écouter ces chants, ou même y prendre part. Quant au culte de l'Immaculée Conception, la plupart des théologiens orientaux séparés s'y opposent.

La dévotion spéciale à saint Joseph, si répandue en Occident catholique, est peu connue en Orient orthodoxe. On nous accuse d'avoir remplacé saint Jean-Baptiste, si pieusement honoré dans le culte orthodoxe, par saint Joseph.

La communion est pour les orthodoxes, comme pour nous, le point culminant de la messe. Mais dans les églises orthodoxes on a l'impression qu'en dehors de la messe le Saint-Sacrement y est comme oublié, laissé de côté, éclipsé par les icones. Les adorations du Saint-Sacrement, ainsi que les processions et les congrès eucharistiques, n'entrent presque pas dans les perspectives religieuses orthodoxes. L'absence des adorations du Saint-Sacrement dans les temples orthodoxes tient en partie au caractère théophanique de tout le sanctuaire, des icones, des reliques.

*
* *

Jusqu'à présent nous avons parlé surtout des principes et de l'aspect doctrinal de l'orthodoxie non-unie. Disons quelques mots de la *vie religieuse* orthodoxe, de la religion des masses croyantes.

Parfois on entend dire que chez les orthodoxes les gens simples sont très superstitieux, d'une religiosité tout extérieure et formaliste, d'un ritualisme étroit d'origine païenne. Biélinsky, le grand critique littéraire russe incroyant du XIX^{e} siècle, écrivait dans sa fameuse lettre ouverte à Gogol qu'en Russie il n'y a pas de religion, il n'y a que superstition. Et d'autre part les meilleurs historiens orthodoxes des Eglises orientales non-unies, tel un Goloubinsky ou un Znamensky, déplorent amèrement l'« obriadoviérié », le ritualisme, la « foi dans les rites », qu'ils attribuent à une survivance du paganisme; dans le ritualisme ils sont enclins à voir le plus grand malaise intérieur dont ait eu à souffrir l'orthodoxie. Que faut-il penser de toutes ces plaintes?

Il est vrai que le ritualisme d'origine non-chrétienne fut durant des

siècles le malheur de l'orthodoxie, le malaise qui entravait parfois les meilleurs élans. Mais on aurait grandement tort de ne voir que cela ou surtout cela. La phrase de Biélinsky est malhonnête. Le ritualisme que l'on remarque dans la religiosité byzantine ou russe n'est pas un produit de l'orthodoxie authentique, il tient, au contraire, à un manque d'esprit orthodoxe, à un recul devant la vie intérieure, à un abandon, heureusement seulement partiel, de la piété traditionnelle chrétienne orientale, ascétique et liturgique. A côté d'une tragique confusion, dans les mêmes milieux, du bien et du mal, confusion due à un manque d'instruction religieuse suivie et solide, à côté de la religiosité « ritualiste », on rencontre souvent chez les orthodoxes une profonde et saine vie religieuse, toute pétrie d'excellents principes de haute spiritualité ascétique primitive et nourrie des grandes richesses dogmatiques et morales contenues dans la liturgie byzantine [6]. La piété mariale orthodoxe à elle seule suffit pour prouver que le concept de « superstition » ne peut pas caractériser l'orthodoxie dans son ensemble. D'ailleurs, on peut constater des « survivances païennes » chez tous les peuples monothéistes, chrétiens ou autres. Et dans un domaine plus restreint, celui de l'art religieux, nous devons reconnaître un avantage du christianisme oriental : en Orient la peinture religieuse n'a pas été atteinte par une « renaissance » païenne, comme ce fut le cas chez nous à l'époque des Michel-Ange.

Voici l'image que l'on peut faire d'un orthodoxe sérieux, sincèrement dévoué à l'Eglise qu'il croit être la vraie, d'un orthodoxe vraiment religieux et non simplement fidèle à « la foi des aïeux ». Evidemment ce n'est qu'une esquisse approximative, car il y a une assez grande variété de pratiques religieuses selon la diversité des races, des climats, des conditions locales.

L'orthodoxe fervent est assidu aux offices à l'église, souvent sans tenir grand compte de la différence essentielle entre la messe et les autres offices. A l'église il reste debout, il fait les signes de croix et les prostrations voulues, il baise pieusement les icones; parfois il va chanter dans le chœur. Il jeûne aux jours prescrits; c'est surtout de l'abstinence de la viande qu'il fait grand cas. Il est généreux, souvent il donne sans compter pour les bonnes œuvres ou pour ceux qui ont honte de mendier. Il estime grandement les bonnes lectures spirituelles. Une fois par an ou plus souvent, il passe 3 à 5 jours, un jour au moins, en « goviénié », sorte de retraite avec fréquentation plus in-

6. Il est regrettable que des catholiques, dépaysés dans les questions qui regardent l'orthodoxie, accusent les auteurs russes orthodoxes antiritualistes d'être hostiles à la liturgie. Ils semblent ignorer que le ritualisme est précisément un bouleversement de la liturgie et une subordination malsaine de l'esprit des rites sacrés à la lettre des rubriques. Ils oublient que la plupart des adversaires russes du ritualisme dans la vie et le culte, tel un saint Dimitri de Rostov ou un Théophane le Reclus, étaient des zélateurs de l'esprit liturgique le plus pur.

tense de l'église, aumônes généreuses, confession et communion. Il aime les conversations édifiantes. Il professe sa religion sans respect humain. Dans son appartement, les icones sont à la place d'honneur, les livres saints aussi. Il défend sa foi quand elle lui semble attaquée. Parfois, il estime de son devoir de convertir à l'orthodoxie les « hétérodoxes », mais d'ordinaire il respecte les convictions religieuses des autres. Dans sa religiosité, il y a beaucoup d'affection, de ferveur sentie ; sa piété est plus émotive que raisonnée. Il aime les pèlerinages.

La dévotion envers la Très Sainte Vierge est l'âme de la piété orthodoxe, c'est ce qui réchauffe la foi et unit les fidèles entre eux. Les protestants ont grand tort quand ils y voient de l'« idolâtrie » ou une tendance propre à faire oublier le Christ. Non, l'orthodoxe authentique ne sépare jamais la Mère du Fils, ni dans son culte des icones, ni dans ses prières ou pieuses lectures. Marie est pour l'orthodoxe « la Très Pure », « la Très Bénie », « la Très Glorieuse » Mère du Sauveur, « plus honorée que les Chérubins et incomparablement plus glorieuse que les Séraphins ». Ce culte de la Vierge est sobre, on n'y aime pas le chevaleresque, on se défie des statues, des pratiques pieuses par trop artificielles ou organisées. Nous aurions désiré un peu plus d'esprit apostolique dans la piété mariale orthodoxe. Très intense est chez les orthodoxes le culte des célèbres icones miraculeuses de la Très Sainte Vierge.

L'orthodoxe aime aussi ses saints protecteurs et intercesseurs, saints anciens, comme saint Nicolas, saints relativement récents et nationaux, comme saint Séraphin de Sarov en Russie. Et sous le rapport de la vénération des saints, l'orthodoxe n'est pas étroit d'esprit : il « comprend » et aime saint François d'Assise. Les innombrables pèlerins orthodoxes qui, avant la révolution de 1917, envahissaient à certaines époques les sanctuaires de Kiev, très souvent entraient aussi dans l'église catholique latine de cette ville dans l'espoir d'y trouver quelques images saintes ou des reliques de saints. Nous connaissons des orthodoxes qui, malgré leurs nombreux préjugés anticatholiques, faisaient de fervents signes de croix devant des statuettes de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ou devant le tombeau de saint Benoît Labre. Les sanctuaires catholiques de Tchenstokhova et de Ostra Brama (Vilno), célèbres par leurs images miraculeuses de la Vierge Marie, furent toujours fortement fréquentés par des orthodoxes [7].

7. Que l'on nous pardonne d'évoquer ici un souvenir personnel lointain. C'était en 1905, l'année où Nicolas II donna aux non-orthodoxes la liberté d'exercer ouvertement leur culte. Les catholiques de Lipovetz, petite ville du gouvernement de Kiev, organisèrent un pèlerinage à Notre-Dame de Berdytchev, sanctuaire catholique jusque-là resté fermé. Quelque 600 personnes firent à pied 80 kms en portant des images de la T. S. Vierge et en chantant des Ave Maria. Une multitude de paysans orthodoxes se joignaient à nous, priaient avec nous, apportaient de généreuses offrandes « pour votre Mère de Dieu ». Ce qui les attirait ce n'est évidemment pas le rit latin, mais la dévotion ardente de ces braves catholiques envers la Vierge. La dévotion à Marie facilite l'entente entre catholiques et orthodoxes.

L'orthodoxe n'oublie pas son ange gardien. Il est prédisposé à considérer les anges comme membres de l'Eglise au même titre que les fidèles.

L'orthodoxe aime les offices à l'église. Il y voit non seulement des cérémonies commémoratives, mais aussi une « présence » des grands événements qui nous ont valu le salut. Le passé devient pour lui le présent, l'histoire sainte se transforme pour lui en quelque chose de divin que l'on a devant les yeux, qu'on subit, qu'on « vit » (en russe : *perejivatj*). Il est tellement épris de ces événements, rendus présents dans les rites sacrés, qu'en dehors des offices il visite peu les églises, à moins qu'il ne s'agisse de vénérer des icones ou des reliques.

Pour l'orthodoxe, comme pour nous, la résurrection est le triomphe du Rédempteur. Mais plus peut-être que la plupart des catholiques, il tient à prendre part aux offices de la semaine sainte et surtout de Pâques, « la fête des fêtes », cette grandiose théophanie du Christ ressuscité.

L'orthodoxe pieux se prépare sérieusement à la communion pascale par le jeûne, les aumônes, le recueillement. Parfois il communie aussi aux autres grandes fêtes. La communion très fréquente ou quotidienne cadre mal avec ses prédispositions quelque peu rigoristes. Notons néanmoins que parmi les orthodoxes zélés on remarque actuellement une forte tendance à revenir aux usages de l'Eglise primitive et en particulier à l'habitude de communier au moins à la messe de tous les dimanches et jours de fête. Les prêtres orthodoxes fervents ont souvent une nostalgie de la messe quotidienne, désir qu'ils n'ont pas toujours la possibilité de réaliser. Les dernières années de sa vie le grand ascète Théophane le Reclus célébrait la messe tous les jours. L'orthodoxe condamne sévèrement « les infiltrations mondaines à l'église » : instruments de musique, statues, uniforme de bedeau, etc.; à ce sujet il s'entendrait facilement avec saint Pie X.

L'orthodoxe prie beaucoup pour ses morts; il se rend compte que la négation du purgatoire de la part des théologiens officiels n'est qu'un malentendu de terminologie.

Pour les œuvres scolaires et sociales les orthodoxes n'ont pas d'ordinaire l'intérêt intense des catholiques fervents. Mais il ne faut pas croire qu'ils n'ont aucun intérêt à cet égard. Ils ne pensent pas beaucoup aux missions lointaines, déjà Pouchkine le reprochait au clergé orthodoxe.

*
* *

Pour connaître un groupement humain quelconque et, à plus forte raison, pour apprécier une « branche » déterminée du christianisme, il convient de s'adresser à ceux qui dans ce groupement ou cette « bran-

che » sont considérés comme ses meilleurs représentants. Pour avoir donc une idée autant que possible exacte de ce qui fait le cœur de l'orthodoxie, c'est surtout les saints orthodoxes qu'il importe de connaître, de comprendre et — nous n'hésitons pas à le dire — d'aimer. Il s'agit de personnages d'une intense vie spirituelle, considérés comme saints par la masse des orthodoxes pieux, sincères, dévoués au Christ. La liste de ces saints ne coïncide pas tout à fait avec le catalogue des saints canonisés officiellement par le patriarche ou le synode de l'Eglise orthodoxe locale, parfois sous la pression de l'autorité civile : les hommes politiques avaient souvent intérêt à promouvoir la canonisation de tel ou tel ascète, dont les vues politiques ou nationales s'harmonisaient avec les leurs, et à laisser dans l'ombre les hommes de Dieu les plus héroïques, dont la pureté du sens chrétien cadrait mal avec une politique à courte vue et contraire aux enseignements de l'Evangile.

Il est certain que dans l'orthodoxie orientale, même après la tragique séparation du XI[e] siècle, il y eut des hommes et des femmes de toutes conditions prêts aux plus grands sacrifices pour être fidèles au Christ, à ses commandements, à son esprit. A bien des égards ils ressemblent à nos saints « occidentaux » : mêmes aspirations aux sacrifices héroïques, même esprit de prière, de pénitence, de mortification. La différence est plutôt dans la façon d'exercer la vertu et dans les « types » de sainteté. En Orient des saints se dévouant dans l'apostolat actif — prédication, écoles, institutions charitables, missions — sont beaucoup moins nombreux que dans le monde catholique, mais il n'est pas vrai qu'il n'y en ait pas eu. Saint Etienne de Permj († en 1396) et certains apôtres de la Sibérie étaient des missionnaires héroïques. Saint Serge de Radonège et ses moines ne furent certainement pas des paresseux ; ils ont défriché et civilisé, autant que les circonstances le permettaient, tout le Nord de la Russie. Mais la plupart des saints orthodoxes ont suivi l'exemple des Pères du désert, s'isolant dans des forêts, des marécages, des endroits peu accessibles. En Orient il y a eu plus de « silencieux », de « fous pour le Christ » et de « reclus » qu'en Europe occidentale moderne ou en Amérique [8].

Les saints orthodoxes se nourrissaient au spirituel non de principes séparatistes ou de théologie anticatholique ; ils ne passaient pas leur temps à composer des réfutations du *Filioque* ou du dogme de l'Immaculée Conception. Souvent ils ignoraient les points de divergence dogmatique. Ils entretenaient leur vie surnaturelle en puisant aux valeurs religieuses communes aux catholiques et aux orthodoxes, ils s'abreuvaient presque toujours aux sources limpides d'une saine spiritualité

8. Sur le rôle qu'ont joué les saints en Russie on trouvera de bons renseignements dans un livre récent : Ivan Kologrivof, *Essai sur la sainteté en Russie*, Bruges, Beyaert, 1953.

catholique : Ecriture Sainte, liturgie byzantine, doctrine dogmatique et morale de l'antiquité orientale encore unie à Rome, sacrements catholiques, écrits de saint Ephrem, de saint Jean Climaque et autres excellents auteurs de même tendance, règles monastiques de saint Pacôme, saint Basile, saint Benoît, saint Théodore le Studite. Evidemment il y avait aussi quelques infiltrations malsaines — c'est inévitable loin de l'œil maternel de l'Eglise —, mais dans l'ensemble l'ivraie n'étouffait pas le bon grain. Par la faute de beaucoup d'autres, ces saints ne voyaient pas clair dans les questions de magistère ecclésial, mais ils ne se trompaient pas quant au principe fondamental de toute sainteté : l'obéissance; sur ce point ils tenaient une position tout à fait catholique et diamétralement opposée à celle des disciples de Khomiakov qui en matière de religion ne voulait pas entendre parler d'obéissance à l'autorité. Jusqu'à un certain point, ces saints peuvent être comparés aux saints occidentaux qui se sont sanctifiés dans l'obédience à tel ou tel antipape, qu'ils croyaient être l'autorité légitime.

Plus un saint orthodoxe se rapproche de la vraie sainteté, plus il est surnaturel, pénétré de l'enseignement de Jésus-Christ et dégagé des liens d'une politique vulgaire et d'un nationalisme incompatible avec l'Evangile, moins il est influencé par les préjugés anticatholiques. Il est vrai que chez quelques saints orthodoxes on rencontre parfois des expressions par lesquelles ils semblent se prononcer contre le catholicisme. Mais en y regardant de près, on constate quasi toujours qu'il ne s'agit point du catholicisme réel, mais d'un catholicisme monstrueux, imaginaire, inventé par une polémique passionnée, créé dans des livres par des fanatiques antiromains; ces saints rejettent une caricature du catholicisme que n'importe quel pape serait le premier à condamner, ils repoussent un « catholicisme » sanguinaire, despotique, diabolique. Nous sommes tous d'accord avec eux. Avec nous, avec le Saint-Père et toute l'Eglise catholique, ils ne veulent pas de papes ayant droit d'abolir les anciens dogmes, de remplacer la Trinité par une Quaternité, d'éclipser le dogme du Christ-Chef-de-l'Eglise, de *diminuer* le *nombre* des *sacrements*, de *massacrer* des masses d'innocents, etc. Nous ne connaissons aucun saint orthodoxe qui aurait condamné le catholicisme dans la pureté de ses principes. Saint Bernard n'admettait pas l'Immaculée Conception telle qu'elle lui était présentée par ses contemporains, sans les distinctions voulues; il n'aurait certainement pas rejeté cette doctrine sur le grand privilège de la Très Sainte Vierge, s'il avait connu ce dogme dans sa maturité théologique actuelle; on peut dire quelque chose d'analogue des cas, relativement rares, où un saint orthodoxe s'exprime avec défiance de quelques doctrines catholiques qui ne lui sont point familières. Remarquons encore que quand tel ou tel saint orthodoxe parle d'une façon défavorable du catholicisme, il s'agit d'ordinaire ou des défauts réels de quelque catégorie de catholiques, ou des crimes historiques

de telle ou telle nation « catholique », ou de différents usages propres aux pays d'Occident que chacun a le droit, le devoir parfois, de critiquer.

Evidemment c'est à l'Eglise qu'il appartient de se prononcer en cette matière. Dernièrement le Saint-Siège a reconnu comme légitime le culte liturgique de plusieurs saints orthodoxes d'après le XI[e] siècle, saint Serge de Radonège, par exemple.

*
* *

Pour comprendre les orthodoxes et pour en être compris, il faut savoir estimer toutes les saines valeurs religieuses de l'orthodoxie dans leur *ensemble organique et harmonieux*, auquel ils tiennent tellement par attrait pour le beau spirituel. Ces valeurs ne devraient pas être pour nous des phénomènes étrangers qu'on « tolère » par je ne sais quelle condescendance orgueilleuse. Elles sont d'ailleurs des « puissances » catholiques passées en « acte » en dehors du catholicisme historique, mais en vertu des inépuisables ressources confiées à l'Eglise catholique. Soyons donc pleinement catholiques, estimons tout ce qu'il y a de bon et de salutaire dans toutes les religions et confessions chrétiennes, surtout dans l'orthodoxie qui nous est si proche par l'abondance des éléments hérités d'une antiquité commune. Apprécions le « style platonicien » de l'orthodoxie et son caractère théophanique. Apprenons à discerner les excellents thèmes de la pensée orthodoxe, philosophique et théologique, si suggestifs et si féconds, une fois dégagés des séculaires stratifications anticatholiques d'origine non-orthodoxe. Ne dédaignons pas l'action orthodoxe. Mais surtout inclinons-nous devant la bonne spiritualité orthodoxe, la vie intime des justes de l'orthodoxie, les différents « types » de saints orthodoxes, l'ascétisme et les pratiques sanctifiantes, liturgiques ou autres, propres à l'Orient orthodoxe en général ou à tel ou tel de ses peuples.

Chez nous on a fait et on fait beaucoup pour montrer aux occidentaux les richesses liturgiques de l'Eglise d'Orient; et en célébrant des offices liturgiques de rit oriental on cherche à bien disposer les orthodoxes en faveur d'un rapprochement avec les catholiques. Mais Dieu nous garde de ne voir dans la liturgie byzantine — ou autres rits orientaux — qu'un moyen pour attirer les « dissidents », une méthode de propagande, une adaptation artificielle, quelque chose comme un hameçon pour « prendre » les gens simples. Faire de la liturgie byzantine un pur « moyen » d'apostolat, égal à tant d'autres, c'est la dégrader, c'est faire une injure blessante non seulement aux orthodoxes, mais aussi à l'Eglise catholique dont la liturgie, orientale ou latine, est la voix, la prière, la vie. L'apostolat unioniste par la

liturgie orientale ne peut avoir une portée sanctifiante et réconciliante que s'il est réalisé en fonction d'une sincère adoption de tout ce qu'il y a *de sain et de saint* dans tous les éléments de l'orthodoxie intimement rattachés les uns aux autres. Si non, s'il y a disproportion et adoption unilatérale, *si nous faisons nôtre le « rit oriental » jusqu'aux* détails des soutanes et des coiffures monacales, tout en méconnaissant l'ascétisme ou la pensée orthodoxe, nous ne comprendrons jamais les orthodoxes, et eux-mêmes auront toujours l'impression que, faute de bons arguments en faveur de la conception catholique de l'unité de l'Eglise, nous avons recours à des subterfuges déloyaux, à des travestissements indignes d'un prêtre, à des « trucs » à bon marché.

De nos jours nous remarquons un réveil spirituel dans certains milieux de l'orthodoxie. La grande offensive de l'impiété pousse beaucoup d'orthodoxes à approfondir leur religion, à la consolider et à la répandre dans le monde. Tandis qu'auparavant il était plutôt rare qu'un curé orthodoxe russe ne soit pas lui-même fils de prêtre, ce qui engendrait un esprit de caste, aujourd'hui nous voyons surgir des vocations sacerdotales dans tous les milieux sociaux, toutes les classes de l'émigration orthodoxe. De plus en plus souvent nous entendons des appels à prêcher l'orthodoxie aux « hétérodoxes », c'est-à-dire aux catholiques et aux protestants. Notre attitude à cet égard devrait être dictée par l'amour de la vérité intégrale et par le principe capital que, sur le terrain religieux proprement dit, orthodoxes et catholiques ne peuvent avoir rien de commun avec les visées de l'impiété pure et simple, de l'athéisme *comme tel*. Ne nous raidissons donc pas en bloc devant la propagande orthodoxe, mais sachons discerner le bien et le mal et, en toute franchise et sans respect humain, prenons parti pour tout ce que l'impiété militante abhorre dans l'orthodoxie et contre ce qu'elle y perçoit d'utile à la cause de l'athéisme. Il nous semble qu'il n'y a pas lieu de nous opposer à une propagande de l'orthodoxie entendue dans le sens d'une diffusion des vraies valeurs positives religieuses de l'orthodoxie : liturgie, culte des icones orientales, nombreuses formes irréprochables de l'ascétisme oriental, usages populaires vraiment pieux, excellents côtés de la morale orthodoxe, saines pensées théologiques, admiration chrétienne pour les évêques, prêtres et laïques orthodoxes qui ont souffert ou souffrent encore pour le Christ dans les prisons et les camps de concentration soviétiques. Tout cela est détesté par l'impiété militante, tout cela mérite notre sympathie surnaturelle ! Mais il y a un revers de la médaille, sur lequel la vraie charité chrétienne envers les orthodoxes nous fait un devoir grave d'attirer l'attention : ce sont les efforts constants, coordonnés et disciplinés de tous les athées militants, communistes ou autres, ainsi que de tous les impies de toutes les époques, dans le but de détacher de Rome le plus de catholiques possible et d'empêcher le retour des

non-unis à l'unité de l'Eglise catholique. Le récent anéantissement des Eglises grecques-unies d'Ukraine occidentale (Galicie), de Roumanie et de Bulgarie semble permis par la Providence pour montrer à tous les chrétiens honnêtes que les tendances séparatistes antiromaines n'ont rien de vraiment orthodoxe et qu'elles sont d'origine antireligieuse. Dans ces malheureux pays tous les couvents, églises, œuvres ou écoles catholiques-unis ont été fermés ou attribués par les autorités athées aux orthodoxes anticatholiques. En U.R.S.S. tous les prêtres ou laïques orthodoxes qui avaient reconnu la juridiction du pape ont été « liquidés » d'une façon ou d'une autre, martyrisés ; tandis que des prêtres ou laïques catholiques qui sous la pression bolchéviste se sont déclarés orthodoxes antiromains, pas un seul n'a subi la persécution. En Tchécoslovaquie, en Hongrie et en Pologne les gouvernements athées, tout en travaillant à détruire toutes les confessions chrétiennes, favorisent l'orthodoxie dans certaines limites et *pour autant* qu'elle s'oppose à la papauté ; ainsi en Tchéco-Slovaquie, toute une hiérarchie orthodoxe a été instituée ces dernières années. Toute la littérature antireligieuse soviétique vise invariablement à entretenir des mouvements centrifuges dans le catholicisme et antiromains dans l'orthodoxie. Le Kremlin rouge entretient des « cinquièmes colonnes » athées surtout dans les pays catholiques.

Tous ces faits prouvent que les impies militants de l'U.R.S.S., comme d'ailleurs tous les impies du monde entier, veulent anéantir le christianisme en détruisant avant tout le rocher sur lequel l'Eglise est bâtie : la papauté. S'ils prennent toujours parti, dans les conflits entre catholiques et orthodoxes, pour l'orthodoxie et contre le catholicisme, c'est qu'ils savent que c'est le meilleur moyen pour anéantir l'un et l'autre. Il est évident comme deux et deux font quatre que tous les mouvements qui visent à affaiblir les liens qui rattachent les chrétiens à Rome, ne sont pas orthodoxes malgré les apparences trompeuses. Faire de la propagande contre l'autorité du pape, c'est faire le jeu de l'athéisme soviétique, c'est travailler à son triomphe sur le christianisme, c'est faire la plus grave des injures aux nombreux ecclésiastiques et laïques orthodoxes mis à mort par les bolchéviks à cause de leur dévouement au Christ. A nous de travailler pour que tous les chrétiens le comprennent.

S. TYSZKIEWICZ, S. J.